Anne-Christine Trémon, *Pour la cause de l'ancêtre. Relation diasporique et transformations d'un village globalisé (Shenzhen, Chine)*

Frédéric Keck

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/39619>

DOI : 10.4000/lhomme.39619

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 10 mars 2021

Pagination : 189-191

ISBN : 9782713228667

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Frédéric Keck, « Anne-Christine Trémon, *Pour la cause de l'ancêtre. Relation diasporique et transformations d'un village globalisé (Shenzhen, Chine)* », *L'Homme* [En ligne], 237 | 2021, mis en ligne le 10 mars 2021, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/39619> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.39619>

ont aussi des conséquences négatives sur le développement cognitif des enfants, comme en témoignent leurs difficultés à répondre aux exercices langagiers proposés par les enquêteurs, qui laissent augurer un probable échec scolaire. On retrouve ainsi, dans l'entourage de Libertad, Ashan et Balkis, de nombreuses caractéristiques des gens vivant dans une culture de pauvreté : entre autres, une origine sociale défavorisée, une très faible organisation au-delà du noyau familial, une forte orientation vers le présent, un sentiment d'impuissance.

Par contraste, Ilyes et sa famille semblent mieux lotis. Ils vivent, certes, en dessous du seuil de pauvreté et la position professionnelle des parents n'est pas stable, ce qui les rend vulnérables. Ils disposent toutefois d'un certain capital économique sous la forme d'un petit appartement dont ils sont propriétaires. Et même s'ils sont peu dotés en capital culturel, leurs sorties au musée ou à la bibliothèque, ainsi que les lectures du soir les rapprochent des pratiques des classes moyennes. Enfin, quoiqu'appartenant elles aussi aux classes populaires, les cas de Zélie et Léonie diffèrent de ceux de Libertad, Ashan, Balkis et Ilyes. Si leurs parents sont d'origine modeste, ils ont un emploi stable et habitent des maisons manifestement spa-

cieuses et confortables. Ils prennent soin de leurs enfants et ont conscience des défis que représente leur éducation : « L'enfant est conçu comme devant faire l'objet d'une surveillance et d'une protection parentale mais aussi comme aimant s'amuser et se divertir en dehors des temps scolaires » (pp. 281-282). On retrouve donc chez eux cette volonté de préserver l'enfance, ce qui les éloigne d'une culture de pauvreté où l'enfance ne correspond pas à une étape protégée du cycle de vie.

Pour conclure, que faire pour lutter contre des inégalités sociales qui se forment aussi précocement ? Il n'existe pas de solution simple à un problème complexe. Mais commencer par en prendre acte, par l'exposer et tenter d'en saisir les processus de constitution, comme le fait très bien la présente étude, est déjà un bon début. Quoi qu'il en soit, on aimerait que tous les essais de sociologie aient cette clarté, cette densité et cette puissance évocatrice de réalités que, bien souvent, seule la littérature, à travers des situations pourtant fictives, parvient à incarner. Ici, c'est une somme académique, rigoureuse et documentée qui atteint cet objectif.

Ilyess El Karouni

Anne-Christine Trémon

Pour la cause de l'ancêtre.

Relation diasporique et transformations d'un village globalisé (Shenzhen, Chine)
Paris, Société d'ethnologie, 2019, 544 p., bibl., index, ill.
(« Recherches sur la Haute Asie » 24).

APRÈS AVOIR consacré ses recherches à la diaspora chinoise en Polynésie française, Anne-Christine Trémon a suivi, depuis 2011, les démarches de ses interlocuteurs visant à revenir dans leur village d'origine en Chine. Or, celui-ci se trouve aujourd'hui absorbé par la ville de Shenzhen, village de pêcheurs devenu mégapole industrielle du fait des transformations économiques de la

Chine. L'ouvrage, issu de cette enquête, est une contribution essentielle à l'anthropologie de la mondialisation. Il montre, en effet, comment les ressources de la diaspora modifient les relations sociales dans un « village globalisé ».

Dans son introduction, Anne-Christine Trémon rappelle que l'administration Qing, après avoir longtemps considéré les

Chinois qui portaient à l'étranger comme des criminels, leur donna un statut de « séjournants étrangers » (*huaqiao*), en instituant le droit du sang au début du ^{xx}e siècle. Si le régime maoïste renoua avec cette méfiance de l'empire à l'égard des Chinois de la diaspora, les réformes de Deng Xiaoping s'appuyèrent sur leurs ressources pour réaliser des investissements industriels qui changèrent le visage de la Chine contemporaine. L'anthropologue saisit donc un moment crucial de l'histoire récente de ce pays et interroge les mécanismes locaux qui ont rendu possible cette transformation.

Cet ouvrage s'inscrit aussi dans les débats animant l'anthropologie de la Chine sur les rapports entre l'État et le lignage dans la constitution des relations sociales. Alors que des historiens comme David Faure ont montré que les lignages de parenté, dont Maurice Freedman avait établi le caractère central dans le Sud de la Chine, étaient en partie élaborés par l'État en se servant de l'idéologie confucianiste de la piété filiale, il reste à étudier comment ils sont mobilisés de façon stratégique dans les moments de recomposition de l'État. En recourant à l'anthropologie polynésienne, Anne-Christine Trémon met en évidence la manière dont les échanges à distance sont polarisés autour d'un centre de références pour les valeurs échangées.

Ces deux questions théoriques, sur les relations entre global et local, et entre État et lignage, trouvent leur réponse dans l'analyse du culte de l'ancêtre Zhenheng, fondateur du clan Chen, qui permet aux descendants de ce clan en diaspora de revenir dans le village d'origine en reconstruisant un lien de parenté. Il s'agit donc, pour l'autrice, de décrire comment l'ancêtre intervient en tant qu'« opérateur du public, à la fois cause et moyen de la poursuite du "bien public" » (p. 57). Dans le sillage des travaux d'Isabelle Thireau, cet ouvrage dépeint ainsi comment se négocient les formes de l'espace public dans une société chinoise marquée par une forte emprise de l'État.

L'enquête commence par la description du mausolée érigé en l'honneur de l'ancêtre Zhenheng, au centre du village d'origine à côté d'une école primaire. Si la consultation d'une plaque des donateurs pour la construction de l'école, exposée dans le mausolée, permet de repérer la diversité des lieux de résidence des membres du lignage, c'est surtout un livre de généalogie conservé à la bibliothèque du sous-district qui constitue la principale source pour l'étude de la diaspora. On y constate, qu'à partir de la cinquième génération des descendants de Zhenheng (né en 1694), les lieux de résidence se diversifient : Hong Kong, Grande-Bretagne, Suriname, Amérique du Nord, Malaisie, Tahiti... Le temple est le lieu où les membres dispersés de la diaspora se retrouvent pour des cérémonies caractérisées par une ambiance chaleureuse (*renao*). Ils marquent le village de leur empreinte, afin de montrer à l'État ses ressources disponibles et, ainsi, protéger le quartier du mausolée d'une destruction dans le cadre de l'urbanisation.

Les habitants du village ont en effet obtenu, à la fin des années 1990, que le mausolée conserve les os de l'ancêtre et que les cendres de ses descendants y soient entreposées gratuitement, ce qui, dans le cadre des réformes funéraires qui imposent la dispersion des cendres, est une victoire du lignage sur l'État. Le financement d'une école primaire est aussi une façon de contribuer à l'action de l'État, et la généalogie rappelle que de nombreux membres du clan Chen ont été des lettrés. La pratique funéraire et l'enseignement sont ainsi les deux faces de la construction du « bien public » par un relais entre le lignage et l'État. En finançant une institution scolaire, en faisant coïncider l'anniversaire de l'ancêtre fondateur et celui de l'école, le lignage se substitue à l'État et montre qu'il peut « agir comme l'État, voire de manière plus rapide et efficace, et donc aussi pour l'État, en anticipant ses politiques » (p. 286). La victoire du lignage sur l'État permet à celui-ci de « sauver la face », en tant que forme de pouvoir relationnel « dont l'augmentation repose sur le principe

d'une incorporation de la substance de l'autre » (*Id.*). Cette relation d'inclusion mutuelle entre le lignage et l'État est aussi une relation tributaire génératrice de dettes.

Après les deux premières parties consacrées à la généalogie du clan Chen et à son effectuation rituelle, Anne-Christine Trémon étudie, dans la troisième partie, la façon dont la diaspora se maintient et se transforme à travers des relations distancées. Le lignage agit en effet par l'intermédiaire de la Fondation Zhenheng, créée à Hong Kong dans les années 1960 et déplacée dans le village fondateur dans les années 1990, notamment en capitalisant par le biais de rentes immobilières obtenues à Shenzhen, à la manière des sociétés par actions. L'autrice décrit les ambiguïtés de cette reterritorialisation, qui conduit à ne plus savoir qui, de l'État ou de la diaspora, finance les investissements du village. Elle retrouve ces ambiguïtés dans les discours sur le *fengshui* de l'ancêtre fondateur, cette action à distance grâce aux vertus de la géomancie qui ne supposent pas un territoire bien délimité. Les membres du lignage l'invoquent de façon contradictoire pour expliquer à la fois l'écart de revenus entre ceux qui sont restés et ceux qui sont partis, car « il agit au loin », et la réduction de cet écart au cours des dernières années, car « il a changé ». Le discours sur le *fengshui* et le statut de la Fondation Zhenheng sont des tentatives pour résoudre la contradiction qui se pose aux descendants de l'ancêtre en étant à la fois parents par le lignage et éloignés par la géographie. Elle apparaît nettement à travers le fait que, dans les appellations des résidents étrangers, les termes de parenté et les termes de relation diasporique sont utilisés alternativement, jamais ensemble (p. 371).

Le livre se termine par la description de la manière dont ces ambiguïtés et ces ambivalences sont vécues par les membres de la

diaspora à Tahiti, alors que l'anthropologue est retournée sur son terrain de départ pour y restituer les résultats de son enquête à Shenzhen en 2013. On voit que les relations se distancient au fur et à mesure que le lien au clan Chen s'atténue et que le discours sur le *fengshui* se brouille dans des récits de revers de fortune. Alain, l'un des interlocuteurs privilégiés d'Anne-Christine Trémon chargé des questions généalogiques au sein du clan Chen de Tahiti, organise alors un voyage de « retour aux sources » qui consiste à revenir, au-delà de Shenzhen, dans le village de naissance de l'ancêtre fondateur. De façon étonnante, Alain recourt au concept polynésien de « mana » pour décrire l'action de l'ancêtre lorsqu'il est en Chine. Ce qui est, à ses yeux, un concept équivalent de *qi* (« souffle ») et *ling* (« esprit ») permet ainsi d'échapper, en situation de transfert culturel, aux ambivalences du *fengshui*.

La conclusion, en resserrant tous les fils d'une analyse dense et documentée, confirme les apports d'une anthropologie des relations diasporiques en Chine depuis la Polynésie. C'est en effet un problème classique de l'anthropologie de l'Océanie qui est repris ici sur le terrain de la Chine mondialisée : comment les échanges circulaires contribuent-ils à la formation des valeurs économiques et morales ? En référence au travail fondateur de Nancy Munn sur les transformations de la valeur dans la société massim de Papouasie Nouvelle-Guinée, Anne-Christine Trémon remarque que, si celle-ci établit les valeurs à l'échelle globale par le maintien de la réputation du donateur à travers le cycle des échanges, le cas chinois montre, à l'inverse, une relocalisation des échelles de fabrication de la valeur.

Frédéric Keck